

Le tableau

Naïm Kattan

Volume 16, numéro 3 (93), mai-juin 1974

Poésie, nouvelles, chroniques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1482ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kattan, N. (1974). Le tableau. *Liberté*, 16(3), 75–81.

Le tableau

Ton sourire d'éternité. Je te le répétais toute une nuit et toute une journée. Et puis nous sommes partis. Que savais-je de toi ? Que sais-je de toi ?

Deux ans. Et je retrouve ta voix. Neutre d'abord et puis la vibration chaude et grave, presque désespérée remonte du fond de notre nuit. Nuit de noces incertaines, disais-tu. Et puis nous sommes partis.

A deux heures je m'installe à côté du grand tableau de Corot à la Frick's Gallery. Je ne t'ai même pas interrogée sur le choix insolite du lieu de notre retrouvaille. Je suis en avance et je savais que tu serais en retard. Avais-je vu ce tableau ? L'horizon vaste mais dont les limites sont partout, pesantes, dures, infranchissables. Peut-on enfermer l'espace pour que son étendue ne brise pas notre imagination, ne la réduise pas à la répétition perpétuelle d'une image affadie de notre soif ?

« J'aime beaucoup ces arbres, » disait un père à sa fille . . . Touristes allemands ? autrichiens ? Vieux, l'expérience des jours accumulés n'est pas visible sur son visage poupon. Peut-être est-ce sa troisième femme ? Toutes les portes s'ouvriront devant ce regard froid dont la limpidité ne recouvre que le vide.

Nous avons failli succomber au mélodrame. Tu m'as parlé de ta peur de vieillir comme seules les femmes en pleine possession de leur corps savent le faire. Tu savais que tu étais belle, séduisante, mais rien ne pouvait combler ce désir

d'intensité ; cette quête haletante des moments privilégiés. Et puis tu m'as parlé du mari que tu as quitté. Et de ton fils malade. Et toujours ce sourire d'éternité. Nous étions seuls à San Francisco. Y a-t-il une ville plus théâtrale ? Tout y est décor. Pendant des jours elle me renvoyait à moi-même et je ne retrouvais que l'attente, et l'effroi. Tu étais là depuis un mois. « Tout est faux, » disais-tu. Même la promesse du soleil, du beau temps. Ah ! ce vent, cette brume persistante qui couvre tout sur son passage ; l'abîme, nous plonge dans un mystère d'artifice. Et les édifices percent l'ombre impuissants, dérisoires. Nous ne sommes même pas écrasés par une puissance majestueuse mais tournés en dérision, rendus à notre petitesse. Passons. Nous passons et nous ne laissons pas de trace dans la brume.

Et si Corot avait voulu saisir la brume ? Je vois ce paysage champêtre couvert, voilé. Mais il l'est. Ainsi l'a voulu le peintre. Les arbres sont transfigurés dans un espace qu'il faut briser, en forcer l'entrée pour que nous y soyons. Comme il a dû ressentir la douleur d'être constamment dehors, toujours à l'extérieur.

Et soudain perce un sourire d'éternité. Nous marchions à la recherche d'un bar qui nous abriterait du vent. Les rues scintillaient et les rires fusaient de toutes parts. Elle est si simple la joie, si proche pour ceux qui la saisissent. Tu n'aimes pas boire et tu commandes les mélanges les plus exotiques pour à peine les goûter. Allons ailleurs ; et nous nous dressions d'un accord tacite, d'une volonté inexprimée d'aller ailleurs, au bout. Et malgré ses bruits et ses lumières cette ville nous semblait assagie, passive, prête à toutes les conquêtes.

« C'est un Français, n'est-ce pas ? » disait la jeune fille. « Oui, je crois, d'après son nom. D'ailleurs cela doit être marqué » ... « Que j'aime voir les tableaux avec toi », reprit-elle. Mal habillée à volonté, je devinais à travers cette gentillesse une appréhension. Que faisait-elle avec ce garçon doté de tout l'attrail du moment ? Jeans, médaillons, barbe et cheveux en queue de cheval ? Le regard perdu dans le lointain, il acquiesçait. S'est-il déjà résigné ?

Peindre les arbres. Quel désespoir et quelle vanité. Co-

rot avait-il vraiment la folle illusion de saisir le monde ? Il en est resté à la surface. Y a-t-il autre chose ?

Tu me disais : si j'avais aimé mon mari je ne l'aurais pas épousé. Je cherchais en lui le calme, le point d'arrivée. Non un arrêt, mais un cheminement. Dieu que je me suis ennuyée. Je faisais taire les enthousiasmes, les exaltations. Quand on a emmené mon fils à l'hôpital, (en sortira-t-il jamais ? mon mari s'est mis à pleurer. C'était le dégoût... Je ne supportais plus sa main sur moi. Une répulsion incontrôlable. Pourquoi moi ? Je ne cessais de me le répéter. Est-il possible de continuer, de poursuivre cette hibernation dans un enfer climatisé ?

Le vent soufflait et j'avais du mal à l'écouter. Mais, ta voix, assourdie, me traversait sans passer par mes oreilles. Nous nous sommes cherchés depuis si longtemps. Tu montais les pentes comme si tu étais dressée sur un char d'assaut. Et tu étais si fragile. Te protéger ? Quelle horreur. Il fallait protéger cette voix, ce regard et ce sourire d'éternité. Pour me retrouver moi-même, pour résister à ma propre dispersion. Cette joie diffuse dans les rues illuminées me liquéfiait. Et tu te dressais là comme une barrière. Pourquoi toi ? Pourquoi pas toi ?

Une femme seule s'avance, se dirige vers le tableau. Pourvu que ce ne soit pas toi. Quel soulagement ! Elle est entre deux âges. Elle regarde le tableau, passe son chemin, revient, s'arrête devant moi, me regarde. Est-ce un émissaire ? Que fait-elle dans la vie ? Secrétaire de médecin ? Bibliothécaire ? Institutrice ? Elle n'est sûrement pas mariée. Qui sait ? Il y a toujours quelque part un homme pour chaque femme, n'importe laquelle.

Entrons là. J'avais à peine regardé à l'intérieur. Dancing, bar louche ? Qu'est-ce qui ne l'était pas dans cette rue surgie d'une imagination perverse ? Tous ces jugements, ces préjugés, ces parti pris n'avaient plus de pesanteur, volti-geaient derrière un écran de verre, loin, bien loin. J'assistais à leur enchaînement en spectateur, détaché, indifférent. Pourrais-je te tenir, te garder, une heure, une nuit ? Deux larmes sur tes joues. Je les essuie délicatement comme si cette peau froide allait être froissée. C'est le vent, oui, peut-être... Com-

mande à boire. N'importe quoi... Je te soulève, nous allons vers la piste. Quelle douleur, ce corps contre le mien. Je ne veux pas te serrer, de crainte de me dissiper en toi trop vite. Je caresse ton dos et ma main tremble. Je t'éloigne de moi pour te regarder. C'était la première fois que je te voyais pleinement. Enfin. Tu avais gardé ta casquette rouge et cela te donnait un air d'enfant espiègle et désabusé. Ton tailleur mauve protégeait mal ta fragilité. Ce corps délicat était si précieux, il contenait tout l'univers avec son infini débordement, l'attente, la promesse. Y a-t-il autre vie que celle-là, celle dont tu foisonnais? Nous nous sommes serrés. Rien n'existait plus que le rythme que nous inventions. Pourvu que cela continue, que ce rythme ne s'arrête plus, que ces sons soient interminables, éternels.

..... Est-il possible de tenir l'émotion dans la main comme un caillou, ne fut-ce que l'espace d'une heure, d'un jour? Faut-il toujours la ravalier à une couleur posée sur une toile? Je ne sais rien de ce tableau. Corot l'a-t-il peint par amour? d'un amour impossible à vivre? Était-il un homme froid qui mélangeait les couleurs à la recherche d'un équilibre momentané? Pourquoi peindre? L'a-t-il fait pour tromper l'attente?... Cette jeune fille était là, plantée devant moi et je ne la voyais pas... Belle, jeune, vibrante. Ses yeux brillent d'un éclat neuf, candide, qu'aucune expérience n'a abîmé.

Je la regarde comme à travers un filtre. Je lui souris, elle s'arrête hésitante, ébauche l'ombre d'un sourire et passe son chemin. Elle tourne légèrement la tête. Mes yeux sont toujours fixés sur elle. En d'autres temps j'aurais peut-être... Là, je saluais un passage, sourire inoffensif comme pour ranimer une vie endormie. Non. Rien ne meurt en nous, même quand nous sommes comblés... En te serrant dans mes bras, j'avais envie d'étendre mon bonheur à toutes les femmes, les embrasser, les caresser, afin que toutes soient une seule.

Toute en vert, le sac en bandoulière, couverte de médaillons, de bagues et de bracelets, une jeune fille, étudiante sans doute, se promène d'un tableau à l'autre. Elle me regarde, curieuse de mon attention. Me connaissait-elle? Mon regard est insistant. Elle me fascine. J'imagine son emploi du temps. Cours de psychologie ou de sociologie. Deux séances hebdoma-

daires chez l'analyste. Elle s'entend mal avec son beau-père. Sa mère est jalouse d'elle et la craint. L'attention que lui porte son deuxième mari est suspecte. Ses amis sont en grande partie des homosexuels. La drogue les lie. Quel homme voudrait s'encombrer d'un tel poids ? Elle est jolie, mais quel cauchemar. Peut-on prendre en charge le malheur des autres ?

Un jeune garçon passait près de moi. Tu l'as regardé et tu t'es mise à pleurer. « Il a l'âge de mon fils ». Je voulais tellement être en toi, entièrement, pour alléger le poids de la présence de ce fils que je n'ai jamais vu, dont j'ignore même le nom. Et toi, peux-tu prendre en charge ton malheur ? Tu me chasserais de ta vie, tu ne pourrais pas supporter notre bonheur, cet amour immédiat qui nous a envahis, qui s'est installé tel un fragile paravent derrière lequel nous échappons au monde et à son malheur. « Je ne t'aime pas pour échapper au malheur mais pour partager mon bonheur avec toi ».

Je me lève. Elle est déjà en retard. Elle doit donc bientôt arriver. Retrouverais-je son regard joyeux et désespéré, sa voix du fond des âges enjouée et chaude ? Si j'étais peintre... Je regarde le tableau. Rien n'est précis, à volonté : Les détails sont oblitérés, effacés. Pour retrouver quoi ? Le moment ? Une impression ? Ce qui reste de la fulgurance, après ? Que me resterait de ton visage si je me mettais à le peindre. L'idée à elle seule me terrifie. Tu n'es pas morte, tu ne peux pas mourir... mais parfois tu es si loin, étrangère. Tu murmures, et je ne te comprends pas, tu chuchottes et je ne t'entends pas.

Longtemps nous sommes restés nus. A nous toucher, à nous caresser, comme si nous voulions nous percer, nous coller l'un à l'autre au-delà de la peau. Nous savions que tout nous était compté, chaque minute, chaque seconde, chaque geste. Nous nous sommes quittés sans rien fixer. Allons-nous nous retrouver ? Quand ? Où ? Nous ne voulions rien arrêter. Un rendez-vous ? Ce serait une promesse. Quelle folie. « Je t'aime de tout le bonheur qu'il y a en moi ». Et puis tu sautais, tu dansais, et tu parlais : « Viens me laver. Ici, là. Encore là... Suis-je belle ? » « Oui tu es belle. Pourquoi ? Pourquoi es-tu belle ? » « Parce que mon maître me lave. » Nous marchions dans la rue, et le vent nous enveloppait. Nous nous

serrions. Ne cherche pas de taxi, ne regarde pas les feux quand tu traverses. Je te veux à moi, tout à moi... Je le suis, je le suis ; et nous étions déjà partis... Nous nous sommes déjà quittés.

Ah, te voilà. Tu avances. Tu me cherches ? Ma gorge se serre. Non. Ce n'est pas toi. Quel soulagement. Et si tu avais décidé à la dernière minute de ne pas venir ? Nous n'avons jamais joué à ces jeux-là. Justement. Non, tu seras là, j'en suis sûr.

Qu'as-tu fait quand nous nous sommes quittés ? Qu'as-tu pensé, souhaité, cherché ? J'étais dans un tel désordre, une telle confusion que j'avais accueilli avec calme, avec plaisir presque cette solitude soudaine. J'allais me retrouver, reprendre possession de mon être, redécouvrir mon autonomie, sinon ma souveraineté.. Le lendemain j'étais tout plein de toi. Toutes les filles me semblaient belles, accueillantes. J'étais la patience même et la générosité et l'indulgence. J'avais sur le monde cette supériorité de détenir un énorme secret, d'en être le seul propriétaire. Ton sourire, ce sourice d'éternité que tu me réservais. Et le soir venu, tout cela n'était que du vent. Tu n'étais plus là et ma solitude était réelle. T'ai-je vraiment connue, touchée, aimée ? Et puis ce fut le silence. Ainsi avons-nous décidé tacitement, d'un commun accord. La confusion se dissipait, le désordre s'éloignait, se tenait dans un coin secret et bien verrouillé. Tu n'étais plus qu'un tableau. Parfait, tout en harmonie et en mystère. Et c'était la mort en moi.

Tu es vraiment en retard. Peut-être vaut-il mieux que je parte, que je ne t'attende pas. N'est-ce pas ce que tu souhaites ? Venir pour te trouver devant une chaise vide et le tableau, tel un miroir ?

Deux touristes français un père et sa fille remettent au garçon un porte-monnaie qu'ils ont trouvé par terre. Ils sont contents d'être honnêtes, fiers de donner une autre preuve de la qualité de leur peuple. Cet homme doit être un directeur d'école, ou un professeur de collège. Il est d'une correction, d'une élégance méticuleuse qui ne laisse aucune place à l'admiration. Comment s'était-il senti, tout nu, devant une femme ? Il a eu l'expérience puisqu'il a mis au monde une

fille. Seul? Réduit à un squelette? Démuni? Ou soudain rempli de cette confiance que seule donne une richesse inespérée et inépuisable?

Pourquoi m'as-tu donné rendez-vous ici? Tu ne fais pas de calcul. Tu es tout instinct. Où es-tu? Es-tu en route ou attends-tu un ultime appel de moi te réclamant, insistant pour tout recommencer et tout bouleverser. Le bonheur s'accompagne-t-il toujours de confusion et de désordre? Je réclame ce désordre, je l'accueille. Mais je ne t'appellerai pas...

Là, cette fois c'est toi, c'est vraiment toi. Tu regardes le tableau. Puis tu me regardes. Un moment d'attente, me reconnais-tu? Est-ce bien toi? Là, c'est bien ton sourire. C'est bien toi. Tu hésites, perplexe, et c'est moi qui viens vers toi...

Qu'allons-nous faire à présent?

NAÏM KATTAN

(Extrait d'un recueil de nouvelles
DANS LE DÉSERT, à paraître)